Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève

Herausgeber: L'écran illustré

Band: 2 (1925)

Heft: 7

Artikel: Temple de Vénus

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728924

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

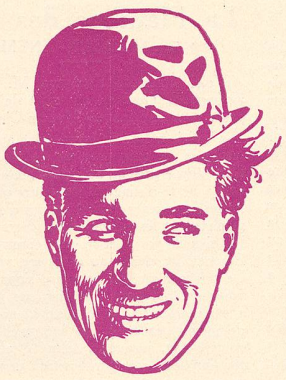
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne, 12 Février 1925. Le numéro : 20 centimes. Deuxième année. — N° 7.



L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

Directeur : L. FRANÇON, fondateur

ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 11, Avenue de Beaulieu, 11, LAUSANNE — Téléph. 82.77
ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50 :: Etranger, 13 fr. :: Chèque postal N° II. 1028
RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13

TEMPLE DE VÉNUS

Interprété par MARY PHILBIN

Dans son merveilleux palais, Vénus, la déesse de l'Amour, donne l'ordre à Cupidon d'aller jeter ses flèches parmi les humains.

Sur terre, au hasard, le fils de Vénus plante une flèche dans la porte de Denys Dean, un modeste travailleur. Ses deux filles aînées, Moria et Peggy, ont dix-huit et dix-neuf ans ; elles sont très jolies.

Peu de jours plus tard, Moria rencontre dans le bois voisin un jeune peintre, Stanley Dale. L'artiste explique à Moria le sujet du tableau qu'il peint : « Echo », une nymphe qui, jadis, à cause de sa langue et pour avoir dévoilé que Jupiter infidèle à Junon était chez la belle Téthys, fut condamnée à hanter pour toujours les grottes et les forêts et à ne répéter jamais que les derniers mots... Stanley et Moria se séparèrent, mais l'amour les tenait déjà de ses liens invisibles.

Le peintre, bientôt, dut quitter la merveilleuse île qu'habitaient Moria et les siens, pour aller sur le continent chez Maggie Lane, une jeune veuve puissamment riche, étonnamment belle. Maggie, adulée par une nombreuse cour, avait jeté son dévolu sur Stanley Dale et elle prétendait qu'il l'aimât. Pour l'éblouir, elle organisa dans sa propriété somptueuse une fête comme jamais artiste n'en rêva de plus grandiose ni de plus libertine. Stanley s'évada avant la fin, laissant un mot exprimant son amertume et qu'il déplorait tant de luxe. Inconsciemment, il repartit vers l'Ile où il avait connu Moria et obtint de son père qu'elle poserait pour lui. — L'idylle s'ébauchait ; mais aussi, une grande douleur naissait conjointement. David Harper, le pêcheur, un jeune colosse bon et doux, adorait secrètement Moria et lorsqu'il surprit le manège de l'étranger, la jalousie le mordit au cœur. Pour la première fois, cet être si parfaitement juste éprouva des sentiments de haine.

La jeune veuve milliardaire entendit relancer celui qui la négligeait.

Cependant, Philippe Greyson, un oisif et un bellâtre de la suite de Maggie Lane, rencontra la seconde fille de Denys Dean, Peggy, romanesque et fantasque, aspirait de toutes ses forces à l'amour. Ce fut un jeu pour Philippe Greyson de lui promettre le mariage si elle voulait bien venir, prête à le suivre, un soir, sur la grève.

David Harper ne vit plus que pour épier. Un jour, il surprend la richissime Maggie Lane forçant la porte de l'atelier du jeune peintre. Jalouse, elle se moque de Moria qui pose, les épaules nues ; elle l'invective.

David va prévenir le père de Moria et ordre lui est signifié que plus jamais elle ne devra revoir le peintre.

Et ce soir-là, sur la grève, Philippe Greyson attend Peggy qui arrive ayant décidé de fuir le toit paternel. Non loin, Stanley Dale attend lui aussi. Moria lui a fait parvenir une lettre lui disant le veto formulé par son père. Moria a donné rendez-vous à celui qu'elle aime.

Mais David Harper accoste dans les environs revenant de poser ses engins de pêche. La présence du peintre l'inquiète. Il va à lui, le somme de parler. Lorsqu'il a la certitude que Moria va venir, David Harper ne résiste plus à sa haine. Il maîtrise son rival, le ligote et l'emporte en pleine mer, sur le Pic Maudit.

Et Moria Dean est arrivée. Au lieu de trouver celui qu'elle espérait, elle surprend sa sœur et Philippe Greyson. Elle s'interpose. Elle crie à Peggy que jamais un homme comme Greyson n'épousera une jeune fille comme elle ! Le bellâtre veut l'éloigner, il se fait menaçant. Moria appelle au secours et David Harper, retour du Pic Maudit, accourt. Philippe Greyson lui dit qu'au lieu de jouer les héros il ferait mieux d'expliquer la scène à laquelle il a assisté, et pourquoi il a voulu tuer Stanley.

Moria s'affole à ces mots. C'est pour vous sauver de lui ! réplique le pêcheur.

Mais la jeune fille se jette dans les flots pour aller sauver le malheureux qu'elle aime plus que tout au monde.

Lorsqu'elle a exprimé cela à David, il lui dit d'espérer et c'est lui qui défie la mer en furie et se risque à aller rechercher son rival et consentir ainsi à celle qu'il aime le plus grand sacrifice.

Peggy est rentrée au foyer, Stanley Dale, miraculeusement sauvé d'une mort affreuse est rendu à Moria qui l'épousera et qui vivra son heureux roman en dépit de la douleur de David Harper.

ECOLE DE DANSE
A. Margueral prof.
3, Rue Pichard, 3
Escalier du Grand-Pont
LAUSANNE
14

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ
paraît tous les Jeudis

La Fillette au ruban

En arrivant un jour dans une petite ville de Californie où il devait tourner, Lew Cody vit les habitants complètement affolés. Une explosion venait d'avoir lieu et l'unique victime de l'accident était une petite fille qui s'était trouvée par hasard dans la rue. Cody se rendit à l'hôpital et demanda à voir l'enfant. Elle était encore évanouie et ne put répondre à ses questions. Il se renseigna et apprit que cette fillette n'avait pas à se louer de ses parents qui la maltraitaient. Ce soir-là, ils l'avaient mise à la porte, uniquement parce qu'elle avait réclamé un ruban qu'elle désirait mettre dans ses cheveux. Lew Cody s'empressa de faire acheter une pièce entière de ruban comme celui que l'enfant avait manifesté le désir de posséder. Le lendemain il vint la voir et pendant tout le temps qu'il resta dans le pays il ne cessa de protéger la petite. Il fit même mieux, il chapitra d'importance les parents et les menaça de les faire punir par les autorités s'ils ne cessaient pas de brutaliser leur enfant. Et dire que Lew Cody a joué souvent des rôles de traître ! *(Mon Ciné.)*

Les Débuts de Griffith

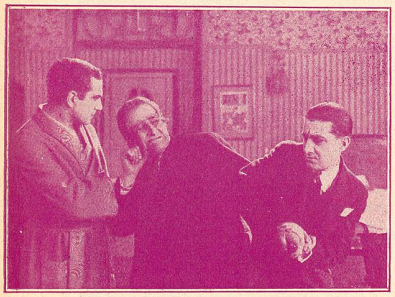
Griffith eut des débuts très pénibles. Il était attiré vers le cinéma et désirait surtout écrire des scénarios. Bien que menant une existence très modeste, il avait réussi à faire une adaptation cinégraphique de *La Tosca* qui valait bien d'autres adaptations de l'époque (et même d'à présent), c'est-à-dire rien du tout. Il alla trouver un metteur en scène connu : Porter, et proposa son manuscrit. Le cinématographiste sourit en jetant un coup d'œil sur le scénario et proposa au solliciteur d'entrer dans son studio comme artiste. Griffith ayant besoin de gagner sa vie se hâta d'accepter. Il eut à jouer le rôle d'un montagnard qui est obligé d'escalader un rocher à pic pour reprendre à un aigle un enfant que l'oiseau de proie venait d'enlever. La scène était truquée et l'aigle n'était autre chose qu'un amas de chiffons avec des ailes qu'un assistant faisait mouvoir à distance par le moyen de ficelles. Griffith se tira à son honneur de ce rôle. Il était entré dans le monde cinématographique. On sait qu'il y a fait depuis son chemin.

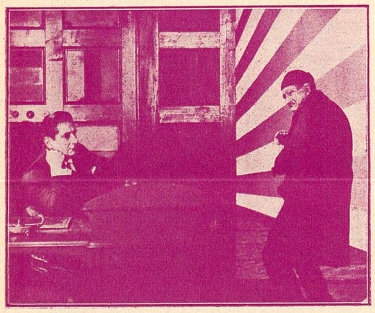
(Mon Ciné.)

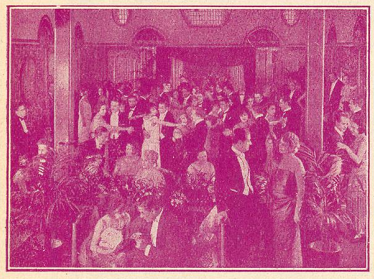
L'ENFANT DES HALLES

au ROYAL-BIOGRAPH

Grand film dramatique de **René Leprince** avec **G. SIGNORET.**







Au programme de cette semaine du Royal-Biograph, figure un des plus grands succès populaires de la cinématographie française, *l'Enfant des Halles*, grand film d'aventures dramatiques en sept parties, mise en scène de René Leprince, tourné sous la direction artistique de Louis Nalpas, interprété par Mmes Monique Chrysos, Francine Musset, Lefeuvrier, Suzanne Bianchetti et MM. G. Signoret, Lucien Dalsace, Camille Bert, Blanche, Pierre Larry, Jean-Paul de Baer. *L'Enfant des Halles* est un drame moderne des plus poignants, qui nous fait assister aux aventures d'une malheureuse fillette devenue orpheline à la suite d'un accident terrible. Le hasard a placé sur son chemin un dangereux aventurier qui n'hésite pas à s'emparer de la petite abandonnée, mais, traqué par la police, le ravisseur abandonne cette dernière la nuit, au milieu des Halles. Elle est recueillie par un gamin de Paris, sans doute proche parent du Gavroche. Que vont devenir, au milieu des embûches de la vie, ces deux jeunes compagnons ?

La réalisation de René Leprince, toujours fort adroite, nous transporte dans les endroits les plus divers, évoquant tantôt de misérables taudis, tantôt des fêtes somptueuses remarquables par leur luxe et leurs nombreuses figurations. La soirée chez Mila Serena, le bal, les tableaux artistiques sont autant de scènes qui plairont aux amateurs d'action mouvementée. Signoret incarne, toujours avec son adresse coutumière, les deux personnages si différents de Peaudure et de Roméche, Suzanne Bianchetti s'acquitte avec talent du rôle de Mila Serena, perfide aventurière. Lucien Dalsace nous donne de Jean Belmont une création de tout premier ordre. Tandis que Francine Mussey, sa délicieuse partenaire, anime une très touchante Renée Marcadiou. Pierre Labry, amusant Marcadiou ; Blanche, un élégant des plus comique, et Mlle Lefeuvrier interprètent trois rôles qui apportent une note de gaîté au milieu de l'action et contribuent pour une large part au succès de cette nouvelle production.

La Direction du Royal-Biograph attire l'attention du public que *l'Enfant des Halles* est un film présenté entièrement en une seule fois. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par le *Ciné-Journal-Suisse* dont le Royal-Biograph et le Théâtre Lumen possèdent l'exclusivité pour Lausanne.

Le public souverain

M. Jean Chataigner écrit dans le *Journal :*

J'ai soutenu ici — et le premier, je crois — que les chercheurs devaient être encouragés, mais que leurs découvertes techniques ne pouvaient être présentées à l'ensemble du public insuffisamment renseigné sur un art qui en est encore à ses débuts. Entre les désastreux essais de cubisme photographique, conçus par des cerveaux malades qui ont la prétention d'imposer leurs singulières conceptions et les tentatives curieuses et intéressantes des véritables maîtres du métier, les gens sérieux ont, depuis longtemps, fait leur choix. Le dadaïsme cinématographique n'est pas plus admissible que le dadaïsme littéraire.

Le bon sens ne saurait appuyer les théories qui tendent à prouver que dans une salle, sur cent personnes, il y a quatre-vingt-dix-neuf imbéciles, le seul intelligent faisant partie d'un de ces groupes bizarres où, paraît-il, l'esprit se serait réfugié.

Je répète que le public a très bien su faire modifier la manière des ciné-romans qui lui étaient offerts il y a quelques années. Il ne s'est pas livré à des manifestations bruyantes : il a simplement abandonné les écrans. Les directeurs ont dû réclamer pour lui et pour eux un changement de méthode. Et le ciné-roman connaît, maintenant, une vogue indiscutable. Il en sera de même pour les drames et les comédies. On exigera autre chose que la plate banalité, on l'obtiendra. On l'obtient déjà.

Quant aux réalisateurs de films qui voudront essayer de renouveler des genres qu'ils estiment périmés, il faut leur procurer le moyen de vivre et de montrer leurs travaux. D'où la nécessité absolue des salles spéciales.

Le Violon brisé

Comédie dramatique en 4 parties avec Reed Howes et Dorothy Mackaill, au **Théâtre Lumen**

Le milliardaire Jeremy Ellsworth, sentant venir sa fin, désire faire son testament. Il léguerait sa fortune à de bonnes œuvres, si son notaire ne lui rappelait que son fils unique, qu'il avait cessé de voir à cause de son mariage avec une violoniste, est mort en laissant deux orphelins : John et Béatrice ; il serait injuste de les punir de la faute du père. Le vieillard, touché, ordonne alors qu'on fasse venir ses petits-enfants auprès de lui. John Ellsworth a 24 ans, il est chef de chantier dans l'exploitation forestière de Mr Morley, au Canada. Il est particulièrement estimé de son patron dont il a sauvé la fille Constance qui songe souvent à son sauveur, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu, celui-ci, pressé par l'heure, l'ayant en effet remise encore évanouie entre les mains paternelles. Béatrice, elle, vit avec son grand-père maternel, dans un quartier perdu de New-York ; elle est facilement retrouvée et vite installée chez le milliardaire.

Cependant, James Paddley, le secrétaire de Jérémie, a formé et mis en exécution un projet astucieux. Un de ses amis, complice, après s'être renseigné, ayant su que John ne connaît pas plus sa petite sœur que son grand-père Ellsworth, se fait passer pour John auprès du vieillard. Si la présence de la petite fille recueillie est douce au milliardaire, celle de son petit-fils le déçoit et le remplit d'inquiétude. Constance Morley, qui a voulu voir et remercier son sauveur, est désillusionnée aussi. Et voilà qu'après un scandale provoqué au club par l'aventurier, Jérémy est frappé d'une attaque et meurt. Au fond du Canada, la nouvelle du bûcheron John Ellsworth héritant le milliard de son grand-père est apportée par la presse. Morley et son chef de chantier devinent toute une machination. Ils se rendent auprès du faux Ellsworth et ne tardent pas à le démasquer. Béatrice reconnaît son vrai frère à un portrait trouvé dans le violon de sa maman que l'imposteur a brisé ; et Constance voit dans le jeune homme la réalisation du héros de ses rêves à qui elle avait secrètement voué ses sentiments de reconnaissance qui, elle s'en rend bien compte, n'étaient que les avant-coureurs d'un grand amour.

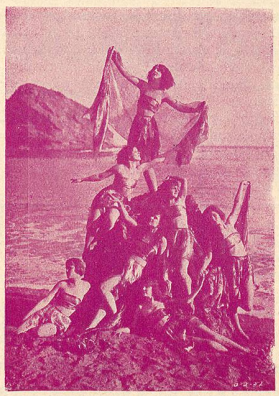
LA GOSSELINE

Grand film de Louis FEUILLADE, au **Théâtre Lumen**

Mistenflute, la divette dont tout Paris s'était enjoué, la créatrice de la *Java*, avait trouvé sur les coussins de sa limousine, un soir, au sortir du spectacle, une fille emmaillottée. Elle l'avait adoptée et surnommée La Gosseline.

L'enfant a cinq ans aujourd'hui. Elles se séparent pour la première fois. La Gosseline va passer ses vacances à la campagne, ayant bien soin de ne pas oublier, parmi les jouets qu'elle emporte, son phonographe. Son arrivée cause une petite révolution chez la cousine, Irma Pédoizel, et chez son jeune fils, le candide Blaise, ainsi que dans tout le village. Bêtes et gens paraissent ébaubis devant l'élégance délurée de la petite Parisienne, les poules et les oies en ouvrent des yeux plus ronds et les vaches elles-mêmes en ont un sourire de béat épatement. Seule, une vieille femme en a le cœur serré : La Gosseline lui rappelle en effet sa fille Hermance, enfuie depuis longtemps, sa fille que son père a juré de ne jamais pardonner... Mais le soir chasse toute mélancolie. Sous l'aiguille du phonographe, dans la maison de Pédoize, le disque de la *Java* tourne, épandant sans arrêt dans la salle et, par delà les fenêtres ouvertes, jusque sur la place et sur la campagne, les ondes berceuses de la danse. La modeste Irma, le timide Blaise, poussés par le balancement du rythme, abandonnent toute retenue, tournent et virevoltent ; paysans et paysannes, sortis de leurs demeures, à leur tour, oscillent et se trémoussent en cadence, formant un ballet sans fin ; les maisons elles-mêmes ont l'air de suivre le branle, et les animaux, gagnés par le vertige, esquissent des en avant-deux sur l'herbe des pâtures...

De nuit, tandis que l'orage fait fureur, on frappe à la porte d'Irma ; c'est Hermance, la fille prodigue, qui n'ose retourner au logis paternel. Elle a connu le malheur des filles séduites, elle a abandonné l'enfant de sa faute, elle se repent. Et soudain, elle aperçoit Gosseline ; elle reconnaît, en elle, sa fille à un signe sur l'épaule. Ah ! que celle-ci ne sache jamais le crime de sa mère... Cependant la Gosseline s'est prise d'affection pour Hermance ; elle s'est mis en tête d'obtenir son pardon. Et, en effet, le père de la jeune fille se laisse attendrir par les gentilles supplications de l'enfant... Les vacances finies, la Gosseline ne sera pas séparée de celle qu'elle a aimée du premier coup si fortement, car Mistenflute, au courant de l'histoire, a pris Hermance à son service pour veiller sur la Gosseline.



Un tableau suggestif du **Temple de Vénus.**

La Flambée des Rêves

au MODERN-CINÉMA

Voici comment s'exprime M. B. dans la *Tribune de Genève*, au sujet de ce film qui passe cette semaine au Modern-Cinéma.

« Voici, enfin, ce qu'on peut appeler, autrement que par antiphrase, un « drame mondain ». Car, jusqu'à présent, au cinéma, le « drame mondain » ne se distinguait des autres qu'en ceci que les personnages y avaient figures d'apaches et de gigolettes et les salons aspect de mauvais lieux. Ici, rien de pareil et le goût éprouvé de M. de Baroncelli a donné au genre son vrai caractère. Le thème n'est pas nouveau, sinon en son dénouement qui nous fait voir une jeune femme amenée après une cruelle expérience, à l'amour d'un mari beaucoup plus âgé qu'elle et que son cœur s'était, jusque-là, refusé à aimer. Drame tout intérieur, concentré sur trois personnages, qui nous est raconté avec une vigoureuse sobriété, sans détours ni concessions. Et cela est très beau. L'auteur y a usé, avec bonheur, du langage propre au cinéma et de toutes les ressources de celui-ci. Ainsi dans la scène du bal masqué où il a tiré merveilleusement parti de la surimpression pour montrer sous les masques bouffons l'angoisse des vrais visages. De même que du mouvement précipité des images qui donne une vie extraordinaire à cette page de premier ordre. Cela est d'autant plus remarquable que M. de Baroncelli, poète méditatif, de tempérament, et peintre de plein air, nous avait habitués à un tout autre style. Et cette manière de se renouveler est d'un grand artiste. Artiste encore il se révèle dans l'ordonnance parfaite du décor, la grâce délicate des éclairages, enfin le rythme général de la bande qui marque un constant « accelerando » jusqu'au moment où, ayant atteint à son paroxysme, il s'apaise pour finir en émouvant «lento». Oui bien, plus j'y songe et y réfléchis, voilà une œuvre « complète » et de haute et de noble qualité. Personne ne regrettera de l'avoir vue.

Trois personnages, ai-je dit, incarnés par Sandra Milowanoff, Charles Vanel et Eric Barclay, le Félicien du « Rêve ». Si ce dernier manque un peu, il faut bien le dire, à marquer la goujaterie de son personnage, les deux autres jouent leurs rôles avec une perfection insurpassable. J'ai déjà dit quelle étonnante et délicieuse révélation avait été pour nous Mme Milowanoff depuis qu'abandonnant les minauderies du ciné-roman-feuilleton, elle s'était vouée à des interprétations plus dignes de son talent. »

THÉATRE LUMEN

Du vendredi 13 au jeudi 19 février, tous les soirs à 8 h. 30 et dimanche 15, en matinée à 2 h. 30, représentation donnée par Mlle A. Turcy, la grande vedette qui vient d'obtenir un triomphal succès à la Cigale, à Paris et au Cristal Palace, à Marseille et sa troupe dans *On y rit !... On ira !*, revue parisienne en 3 actes et un prologue de MM. A. Thevenet et Marc Cab, avec le concours de M. Bérardy, le talentueux comique auteur ; Gilson, fantaisiste (le Compère) ; Mlle Lucienne Aima, de l'Olympia (la Commère) ; Mlle C. Ricard, de la Cigale ; A. Garnier, du Casino de Lyon ; Mlle Ginette Myra, de la Gaîté, Jeanne Villia, des Ambassadeurs ; Mlle Alice R., de l'Eldorado ; Mlle Odette Finah, de la Gaîté ; la remarquable danseuse Mlle Djenny, de Bataclan, et le roi du rire Danam, un désopilant comique qui plaira aux Lausannois et remplacera le regretté Géo ; chef d'orchestre M. Astruc. Au troisième acte, Mlle Andrée Turcy se produira dans ses dernières créations. *On y rit... On ira !* est un spectacle qui peut être vu par chacun et n'a absolument rien d'immoral. Citons quelques scènes : « Par amour du sport » ; « La Consolatrice » ; « Le chasseur de chez Maxim»; «Le sosie de M.....i »; « Trois francs cinquante tout compris » ; « La chasse aux pigeons » ; « Fête de nuit » (sketch du Grand Guignol) ; « Bouffique aux bains de mer » ; « Les femmes protestent » ; « Ce sacré Paris » ; « Djim-Kana ».

Tous les jours, en matinée à 3 heures, spectacle cinématographique de tout premier ordre comprenant deux grands succès modernes : *Le Violon brisé*, superbe comédie dramatique en 3 parties, avec comme principaux interprètes, Rod Howes et Dorothy Mackaill. Puis le programme comporte encore *La Gosseline*, comédie humoristique en 3 parties, de Louis Feuillade, qui bénéficie de l'interprétation de la petite Bouboule, René Poyen (ex-Bout-de-Zan), Alice Tissot, Francine Mussey ; c'est une heure de spectacle divertissant assurée. Mentionnons encore *Un rude lapin !* succès de fou rire.

BANQUE FÉDÉRALE
(S. A.)
LAUSANNE
Nous bonifions actuellement un intérêt de
4 %
sur LIVRETS DE DÉPOTS
Retraits sans préavis jusqu'à Fr. 1000 par mois.
12

Vous passerez d'agréables soirées à la **Maison du Peuple** (de Lausanne).
CONCERTS, CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES
Salles de lectures et riche Bibliothèque.
Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.

Faites de la Publicité dans L'ÉCRAN ILLUSTRÉ !

Cherchez-vous de bons COMBUSTIBLES ?
Adressez-vous à 15
Cuendet & Martin
Avenue de France, 22
Tél. 99.53 *LAUSANNE*

Annoncez dans L'Écran Illustré